

# LE DIALOGISME

Jacques BERCHADSKY

Ce premier texte de Jacques BERCHADSKY, professeur de philosophie et membre du groupe de travail de l'AFL sur les applications pédagogiques du logiciel ELMO 2000, est une réflexion sur ce que sous-entend la conception fort à la mode "de la langue comme moyen de communication" et une présentation des propositions du "dialogisme". Ces propositions feront l'objet d'un développement (notamment dans ses conséquences pédagogiques) dans le prochain numéro des AL.

*"Critiquer, c'est seulement constater qu'un concept s'évanouit, perd de ses composantes ou on acquiert qui le transforment quand il est plongé dans un nouveau milieu. Mais ceux qui critiquent sans créer, ceux qui se contentent de défendre l'évanoui sans savoir lui donner les forces de revenir à la vie, ceux-la sont la plaie de la philosophie. Ils sont animés par le ressentiment, tous ces discuteurs, ces communicateurs. Ils ne parlent que d'eux-mêmes on faisant s'affronter des généralités creuses."*

Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

Minuit, 1991.

Ce que Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI disent ici de la philosophie est en tout point applicable à une théorie de la langue conçue comme dialogique.

C'est sur le sol de la critique des théories linguistiques que Mikhaïl BAKHTINE puis plus tard Claude HAGÈGE ont ancré le dialogisme. Par ailleurs, même si cela n'est pas explicitement présent chez M.BAKHTINE, le dialogisme nous semble s'opposer radicalement à une conception du langage comme moyen de communication. Ce point apparaît central à l'heure où la "communication"

envahit tous les domaines des sciences humaines (psychologie, linguistique, sociologie, économie politique, etc...), où toutes les contradictions se réduiraient à n'être que des problèmes de communication.

## QU'EST-CE QUE COMMUNIQUER ?

*"Faire connaître quelque chose à quelqu'un"* dit le Petit Robert *"Rendre commun, faire part, transmettre"* dit le Littré. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous dirons que pas plus que la philosophie, le langage n'a pour essence de communiquer. Réduire le langage à n'être qu'un moyen de communication, c'est s'interdire de distinguer dans sa spécificité le langage articulé de toutes les autres formes de communication animale. En effet la sonnerie "fait part" au chien de PAVLOV de la présence de la nourriture, la danse en 8 des abeilles éclaireuses "fait connaître" aux abeilles butineuses l'emplacement du pollen. Bref qu'il s'agisse du rapport stimulus/réponse, de la forme plus complexe du réflexe conditionnel, ou de la forme plus élaborée encore du signe que constitue la danse des abeilles, la communication se réduit toujours à n'être qu'un ordre qui implique une réponse unilatérale par un comportement. On voit là se dessiner une conception behavioriste du langage et c'est contre cette conception que BAKHTINE pose le dialogisme :

*"Un locuteur n'est pas l'Adam biblique, face à des objets vierges, non encore désignés, qu'il est le premier à nommer. L'idée simplifiée qu'on se fait de la communication, et qui est prise comme fondement logique-*

*psychologique de la proposition, mène à évoquer l'image de cet Adam mythique.*" M. BAKHTINE, **Esthétique de la création verbale**, Gallimard, 1984, p.301.

En effet, du point de vue psychologique l'analyse du langage relève plus largement de l'analyse de l'activité humaine, en tant que seule l'activité humaine est créatrice de valeur. Ce dont il est question alors, c'est de délimiter la fonction et le rôle du signe linguistique dans l'ensemble de l'activité signifiante humaine. C'est ce qu'entreprend de faire M. BAKHTINE dans les premiers chapitres de **Marxisme et philosophie du langage** "Ainsi à côté des phénomènes naturels, du matériel technologique et des produits de consommation, il existe un univers particulier, l'univers des signes. Les signes sont aussi des objets matériels, spécifiques, et nous l'avons vu, tout produit naturel, technologique ou de consommation peut devenir signe, acquérant ainsi un sens qui dépasse ses particularités propres. Un signe n'existe pas seulement comme partie de la réalité, il en reflète et réfracte une autre. Il peut distordre cette réalité, lui être fidèle, ou encore la percevoir d'un point de vue spécial, etc. Tout signe est soumis au critère de l'évaluation idéologique (...) Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes (...) Le mot est le phénomène idéologique par excellence." M. BAKHTINE, **Marxisme et philosophie du langage**, p.27-31.

Le langage est donc la forme matérielle de l'idéologie, il est littéralement la forme matérielle de la conscience comme fait sociologique.

Dès lors, les théories de la communication et la conception behavioriste du langage apparaissent comme non seulement réductrices mais plus encore comme des conceptions fausses dans la mesure où elles ignorent la véritable fonction matérielle du langage. Mais cette erreur comme toute erreur n'est pas neutre, elle assure une fonction idéologique et doit être soumise à évaluation.

Comme le suggère Gilles DELEUZE dans "**Pour-parler**" ne s'agit-il pas pour les spécialistes de la communication **d'imposer** des "mots d'ordre", de créer l'illusion que tout langage se réduirait à n'être que "mots d'ordre", impliquant de la part de l'auditeur une pure et simple exécution passive ? La langue ainsi réduite à une simple fonction de communication se présente comme le rapport entre sonnerie et salivation chez le chien de PAVLOV. Gilles DELEUZE rappelle les lieux sociaux qui ont pour pratique les communiqués : l'armée, la police, la justice. Nous y ajouterons l'école qui concrétise sa communication sous cet étrange terme dont abuse un certain style de pédagogie : la consigne. Si le mot est phénomène idéologique par excellence, nous en avons là un exemple caractéristique. De la caserne à l'école le pas est franchi : "consigne : 1 - instruction stricte à un militaire, un gardien, sur ce qu'il doit faire ; 2 - défense de sortir par punition." (Petit Robert) Ainsi les théories de la communication et leurs praticiens (producteurs de Messages en tous genres) n'auraient-elles pas pour fonction idéologique d'occulter les contradictions sociales réelles que reflète et auxquelles participe l'activité de la langue, au profit d'un "faire connaître" où toute critique du faire et du connaître est occultée. Ainsi la crise de la production industrielle est-elle occultée par quelque réflexion sur la publicité, ainsi les crises politiques se subliment-elles dans le look et les belles paroles de quelques personnages, ainsi l'exercice scolaire dans son caractère draconien est-il oublié sous l'exigeante clarté de la consigne... En fait, ce que désigne la communication, c'est le degré le plus bas du dialogisme sous la forme de l'ordre exécutoire.

## QU'EST-CE QUE PARLER ?

Est-ce à dire que le dialogisme méconnaîtrait la spécificité de la langue au profit d'une conception sociale voire sociologique pour laquelle le langage n'aurait aucun sens en lui-même ? Tout au contraire, ce qui est mis au centre de l'analyse, c'est que le langage constitue par essence un RAPPORT SOCIAL vivant. C'est même dans et par l'activité sociale spécifique qu'est le langage que la conscience individuelle se constitue comme conscience sociale. "L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Mais

*dans sa réalité elle est l'ensemble des rapports sociaux*" Karl MARX, 6<sup>ème</sup> thèse sur Feuerbach.

C'est sur la base de la critique de la linguistique objectiviste que BAKHTINE fait émerger les déterminations réelles de la langue. En effet, tout le travail de la linguistique objectiviste (SAUSSURE et plus tard CHOMSKY) consiste à traiter la langue comme un objet ; à la décomposer et à la désarticuler hors de sa véritable nature qui est par essence la production de sens et de valeurs sociales.

Rien dans la linguistique ne distingue une langue morte d'une langue vivante, car elle se fonde sur les éléments abstraits de la langue : le son (phonème), le mot, la proposition. De la même façon est réifié le rapport entre locuteurs (locuteur/auditeur) sous la forme de deux pôles radicalement opposés que sont l'émetteur et le récepteur, l'encodage et le décodage. La langue perd alors son caractère essentiel de rapport social au profit d'une opposition formelle entre un pôle actif (l'émetteur) et un pôle passif (le récepteur). Là encore on tombe dans les illusions d'une communication qui méconnaît que ce dont il est question, c'est de l'individu social, c'est-à-dire selon la formule de Claude HAGEGE *"L'énonceur psychosocial réunit en lui tous les types d'usage de la langue en fonction des situations"*. Claude HAGÈGE, **L'homme de parole**, Fayard, p.230.

La langue ne fait plus alors l'objet d'une analyse strictement formelle (idéologie) ni d'une analyse strictement subjectiviste (psychologie). Dans la langue se trouve restaurée l'unité contradictoire du sujet social :

*"L'antipsychologisme a raison de refuser de déduire l'idéologie du psychisme (...) Le signe idéologique est vivant du fait de sa réalisation dans le psychisme et, réciproquement, la réalisation psychique vit de l'apport idéologique(...)*

*Le psychisme se démet, se détruit, pour devenir idéologie, et réciproquement."* M. BAKHTINE, **Marxisme et philosophie du langage**, p.65.

L'énonceur psychosocial vit d'être un rapport et de produire du rapport puisqu'il est toujours à la fois locuteur et auditeur même Si ces deux moments sont à distinguer et font l'objet d'analyses propres.

*"Quoiqu'il en soit, le concept d'énonceur psychosocial institue un auditeur et un locuteur dont est reconnue la dissymétrie, sans que soit toutefois recommandée une linguistique de l'un qui prendrait le pas sur une linguistique de l'autre."* Claude HAGÈGE, **L'homme de parole**, p.239. Tout acte d'énonciation est toujours acte d'interlocution l'énonciation du côté du locuteur prend appui sur l'auditeur et réciproquement. Ainsi l'auditeur est toujours immédiatement présent dans l'énonciation du locuteur, tout comme la compréhension de l'auditeur en fait immédiatement un locuteur par l'acte d'appropriation de l'énonciation.

C'est de cette situation même que sont rendus possibles les "dialogues de sourd" où l'énonciation se dissout dans une perte de sens pour les sujets qui cessent d'être des interlocuteurs. De la même façon c'est ce qui permet de comprendre comment le langage intérieur (cf. VIGOTSKY) n'est qu'une forme spécifique de l'interlocution qui révèle le décentrement permanent du sujet social par rapport à lui-même.

## INTER-AGIR, OU DES RAPPORTS AGISSANTS

Cela nous conduit à formuler deux remarques critiques l'une se situe sur le terrain philosophique, l'autre sur le terrain pédagogique.

La conception mise en œuvre par le dialogisme suggère une remise en cause radicale de la notion d'interaction, notion qui tout comme celle de communication semble être le sésame de tout processus dialectique dans sa complexité réelle, mais qui en dernière instance est le moyen d'éviter l'analyse réelle du

processus concret. Même Si BAKHTINE intitule un chapitre **L'interaction verbale**, force est de constater qu'il ne s'agit pas dans l'analyse qu'il en fait d'une interaction mais bien d'une mise en lumière des contradictions de la langue et de leur développement "*Le mot constitue justement le produit de l'interaction du locuteur et de l'auditeur (...) Le mot est le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur*" M. BAKHTINE, **Marxisme et théorie du langage**, p. 123-124.

On voit bien là l'ambiguïté de cette notion d'interaction. Au sens strict il s'agirait de l'action d'un pôle sur un autre dont l'effet serait un produit nouveau. Mais cette logique méconnaît combien le produit transforme les pôles eux-mêmes. Ainsi si le mot est le produit d'une interaction entre le locuteur et l'auditeur, on ne doit pas méconnaître que dans le mot, le locuteur qui l'énonce est immédiatement auditeur puisqu'il veut être compris son énonciation n'est véritablement énonciation qu'au moment où l'auditeur devient locuteur à son tour. Il ne s'agit pas alors d'interaction mais des deux moments d'un processus où les pôles contraires sont indissociables, et se transforment sous l'effet de cette indissociabilité contradictoire. De la même façon le langage en tant qu'activité n'est pas en contradiction avec la situation sociale où il se constitue, il est lui-même situation sociale dans l'activité matérielle et idéologique. Enfin l'individu n'est pas en interaction avec l'ensemble des rapports sociaux, il est dans son activité langagière comme dans toute activité l'unité du rapport social vivant et ne cesse de rendre vivant le rapport social.

La deuxième remarque découle de cette conception critique bien qu'elle s'articule au domaine pédagogique : c'est souvent au nom de l'interaction maître/élève, élève/élève, que l'on se met hors d'état de percevoir les véritables rapports engagés dans l'institution scolaire. L'expérience des professeurs de philosophie révèle combien la situation sociale formelle qu'instaure l'institution scolaire se reflète dans le formalisme du langage : l'écrit produit par les élèves ne s'adresse souvent à aucun auditeur-lecteur, mais à un correcteur qui est visé comme une abstraction étrangère, que l'auteur ne sait comment intégrer dans son discours. Une analyse qui se fonderait sur l'interaction ne pourrait que méconnaître les véritables contradictions de la situation dans laquelle le maître est institué philosophe référentiel, interdisant par là à la plupart des élèves de s'instaurer eux-mêmes philosophes de même c'est depuis la position non philosophique des élèves que le maître ne cesse de restaurer sa place de philosophe. L'apprenti philosophe n'est du coup jamais totalement scripteur-lecteur, il laisse le rôle du lecteur à l'extériorité magistrale, laquelle produit depuis le point de vue de la correction une valeur jamais appropriée par les élèves. C'est probablement par là qu'on doit comprendre la condamnation des "discuteurs" par Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI : la discussion n'est souvent qu'illusion de dialogisme qui laisse étrangers à eux-mêmes les pôles de la contradiction. Il en résulte l'arrêt de tout mouvement et de toute transformation, et chacun en sort comme il est entré !

## LE DIALOGISME : DIALOGUE GÉNÉRALISÉ

Cela nous conduit à mieux préciser ce qu'est le dialogisme prenant pour modèle le dialogue il s'agit d'en étendre le rapport à toute activité de langue : *Dialogue est à prendre ici en un sens large, c'est-à-dire non pas seulement comme couple question/réponse, malgré l'importance de cette composante, mais comme interlocution en général.*" Claude HAGÈGE, **L'homme de parole**, p.236.

La forme dialogique question/réponse est présente dans toute la langue à des degrés divers. Elle constitue l'essence même de l'énonciation, même dans le monologue.

À cet égard l'analyse du dialogue platonicien est intéressante : si le texte de PLATON est dialogique, ce n'est sûrement pas dans l'apparence de dialogue entre SOCRATE et ses interlocuteurs qui ne peut qu'être un support de l'énonciation socratique. Par contre, le discours de SOCRATE est profondément dialogique dans son rapport à la démocratie athénienne, par rapport à l'agora et par rapport aux rhéteurs et aux sophistes réels de son temps. C'est donc bien à l'extérieur du texte lui-même que l'on est conduit par l'énonciation socratique.

Il convient ici de remarquer que la forme du dialogue ne recouvre pas nécessairement l'essence dialogique de la langue. L'illusion qui est au cœur de ce décalage se retrouve souvent dans la volonté "maïeutique" de la pédagogie ; la volonté de mettre l'élève en situation de découverte correspond alors à la passivité étonnante dont font preuve nombre d'"interlocuteurs" de SOCRATE : si le discours du maître est bien dialogique, ce n'est souvent pas dans le rapport à l'élève, mais dans les conditions d'accès à son propre savoir.

La référence que nous avons introduite aux textes mérite alors explicitation. Ce n'est pas un moindre apport de la conception dialogique que d'étendre la notion de texte à tout acte de langue qu'il soit écrit ou oral.

Sans perdre de vue ce qui fait la spécificité de la langue écrite et de la langue orale, il convient de rappeler cependant l'unité profonde qui marque ces formes : on y retrouve par l'énonciation, par la présence de l'autre, par le sens social qui y est véhiculé, par la référence à la situation, ce qui fait l'essence de la langue. Tout comme le texte oral suppose le couple locuteur/auditeur, le texte écrit suppose le couple scripteur/lecteur.

S'agit-il pour autant de confondre oral et écrit et de restaurer les illusions selon lesquelles la langue écrite est en correspondance avec la langue orale du point de vue du "*système des contraintes* (Claude HAGÈGE) imposées par les moyens linguistiques ? Bref, y prouverait-on enfin la justification théorique d'une mise en œuvre du grapho-phonétisme comme possibilité du passage de l'oral à l'écrit ?

C'est tout l'inverse qu'indique une analyse dialogique, car elle ne conçoit pas l'écrit et l'oral comme deux systèmes parallèles (structurés) qui marcheraient côte à côte dans un même sens. Au contraire la forme écrite et la forme orale avec leurs contraintes spécifiques appartiennent à l'unité de la langue dans sa détermination sociale. Le grapho-phonétisme passe alors sous la critique de la linguistique positiviste et de son analyse abstraite du langage. (phonème) (mot) (proposition) (graphème) (mot graphique) (proposition graphique). Ce qui est perdu dans un cas comme dans

l'autre, c'est l'énonciation en tant qu'unité de sens dans une situation sociale donnée.

Il en va alors de l'unité et de l'hétérogénéité de la langue. Ce que la linguistique positive met en valeur, c'est l'unité de la langue à travers les moyens techniques qu'elle met en œuvre. Il est évident que cette unité est nécessaire. Cependant, réduire la langue à cet aspect, c'est méconnaître que les moyens mis en œuvre par la langue sont soumis au sens de l'activité sociale à laquelle la langue participe : "*La richesse et la variété des genres des discours sont infinis car la variété virtuelle de l'activité humaine est inépuisable et chaque sphère de cette activité comporte un répertoire des genres de discours qui va se différenciant et s'amplifiant à mesure que se développe et se complexifie la sphère donnée.*" M. BAKHTINE, **Esthétique de la création verbale**, p.266.

C'est précisément cette hétérogénéité, que la linguistique objectiviste réfute, que la pragmatique renvoie aux déterminations variables de la psychologie individuelle, qui doit être l'objet du travail de l'analyse dialogique.

## CONDITIONS D'ANALYSE

Un certain nombre de catégories d'analyse ont été introduites par M. BAKHTINE puis prolongées par Claude HAGÈGE. Un premier champ d'analyse sera celui du genre du discours :

- les genres du discours premier (simple) - idéologie du quotidien
- les genres du discours second (complexe) - discours scientifique, roman, théâtre, le discours idéologique.

Le deuxième genre de discours est plus spécifiquement écrit. Cependant les genres du discours premier et second survivent dans une relation permanente et s'entrecroisent aussi bien dans l'écrit que dans l'oral.

L'analyse des genres du discours implique de dégager les déterminations de l'énonciation :

- déterminations linguistiques/extra linguistiques
- énoncé/réponse
- réponse dans l'énoncé/énoncé dans la réponse
- écrit/oral oral dans l'écrit
- locuteur/auditeur : auditeur dans l'énoncé, locuteur dans l'énoncé
- scripteur/lecteur : lecteur dans le scripteur, scripteur dans le lecteur.

C'est sur le fond de ces déterminations que BAKHTINE introduit une différence entre signification et thème. En effet la signification de la langue reste toujours morte (acte de dictionnaire) sauf à être articulée au thème de l'énonciation qui en constitue l'élément premier et le "*degré supérieur de la capacité de signifier en linguistique*".

C'est dans la dynamique du thème de l'énonciation que l'on peut construire une conception vivante de la langue.

C'est dans cette orientation que Claude HAGÈGE dans **L'Homme de parole** formule la théorie des trois points de vue qui est une tentative pour délimiter les différentes zones d'analyse de l'énonciation.

## EN GUISE DE CONCLUSION

C'est aux souvenirs d'ARAGON que nous laisserons la parole.

*"Il m'en souvient, je m'émerveillais, remarquant l'identité de ce que j'avais voulu dire et de ce que je disais, et cela me rendait encore plus dédaigneux d'écrire. Tout de même, à me parler ainsi, je pris l'habitude de me poser des questions et d'y donner des réponses. (...) Un beau jour, l'idée me vint que, si je savais écrire, je pourrais dire autre chose que ce que je pensais, et je me mis à essayer de le faire.*

*(...) Ce que j'écrivais, comme je l'écrivais, ce qu'on pouvait en déchiffrer, bon tout cela sans doute... Mais enfin quand j'y repense, il n'en reste pas moins que j'avais commencé d'écrire, et cela pour fixer les "secrets" que j'aurais pu oublier. Et même plus que pour les fixer, pour les susciter, pour provoquer des secrets à écrire.*

*(...) Je crois qu'on pense à partir de ce qu'on écrit, et pas le contraire.*

ARAGON, **Je n'ai jamais appris à écrire** ou **Les incipit**, Skira, 1969. ●

Jacques BERCHADSKY